

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 31 [i.e. 32]

Artikel: Un veuf inconsolable ou Les petits déboires de la saison
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 3 Août 1878.

Un veuf inconsolable

OU LES PETITS DÉBOIRES DE LA SAISON.

Les volets sont hermétiquement clos, la porte de même ; aucun bruit ne vient troubler le silence de mort qui pèse sur cette demeure. La maison, cependant est habitée. Un rayon de soleil a caressé le visage d'un grand barbu qui, plongé dans un profond sommeil, cherche à tuer le temps, la fatigue et les épreuves. Bon, le voilà qui s'étire..., cela va devenir intéressant, observons bien. Monsieur fait sa toilette. La toilette de Monsieur est à peu près terminée. Il ne reste plus qu'à ajuster l'irréprochable faux-col. Le faux-col cache sa blancheur immaculée au fond d'un petit carton bleu, d'où Monsieur l'extrait avec des précautions infinies. Mais quoi ? Horreur ! Point de bouton, et qui plus est, la boutonnière a sauté. Et dire que ce faux-col était le dernier... des faux-cols de Monsieur. Drelin, drelin, drelin, drelin ! Monsieur tire à tout rompre le cordon de la sonnette. Point de réponse. Monsieur se frappe le front et s'écrie en gémissant : Hélas ! partie elle aussi, partie avec les autres. Il avise un petit nécessaire et se met en devoir d'enfiler une aiguille. Impossible. L'aiguille devient toujours plus fine, le fil toujours plus gros ; un chameau opérerait plus aisément le passage. Que faire ? Monsieur a trouvé. Un grand foulard blanc remplacera le faux-col.

Monsieur est sorti, puis après un long déjeuner suivi de quatre heures de travail, il songe à répondre aux appels réitérés de son estomac.

Hélas ! les beaux jours d'autrefois sont passés. Elle n'est plus là, avec son sourire avenant et ses attentions multipliées. Adieu les petits plats qu'elle mitonnait de ses doigts mignons ; adieu le café pris en tête-à-tête ; adieu les douces causeries.

Monsieur est au restaurant. L'éternelle queue d'hirondelle se présente à lui muni de la non moins éternelle carte, sur laquelle Monsieur jette un regard mélancolique et désespéré. Rognons sautés. Petits poids sautés au beurre. Truite à la genevoise. Sole au gratin. Rosbeafs. Beefsteaks... Tout cela ne lui dit rien ; aucune de ces choses ne lui parle des petits plats qu'elle préparait si bien.

Un menu quelconque est commandé. Monsieur attend, le regard plongé dans l'infini.

A ce moment un ami s'approche de lui, puis deux, puis trois.

On s'assied à la même table et la conversation s'engage.

— Quelle chaleur étouffante ! s'écrie-t-on en chœur.

— Oui, reprend Monsieur, mais qu'est-ce que cela en comparaison de l'existence que je mène aujourd'hui.

— Comment donc, mon cher, serais-tu malade ? Eh ! mais, j'y pense ; la gorge peut-être ? Qu'est-ce que signifie ce foulard blanc par une chaleur pareille ?

— Cela signifie que je suis le plus malheureux des hommes.

— Ah ! ah ! elle est bonne celle-là ; à d'autres !

— Ne riez pas, je ne voudrais pas vous voir à ma place. Je n'ai plus ma femme, je suis tout seul en ménage. Tout seul ne serait rien, mais tout seul en ménage, c'est la pire de toutes les positions (Monsieur pousse un profond soupir).

— Allons donc, farceur, ne dirait-on pas que ta femme ait déménagé *ad patres* ou que... mais non, si tu continues, tu vas nous faire mourir de rire sous le fallacieux prétexte de mourir de pleurer.

— D'ailleurs, dit un autre en intervenant, en fait de ménage, nous en sommes tous logés à la même enseigne : Je suis veuf, tu es veuf, il est veuf, nous sommes veufs. C'est dans la nature des choses, et de la nature elle-même.

— Pauvre argument, soupire Monsieur.

— Comment donc, mais n'as-tu pas compris que pendant les chaleurs caniculaires dont le ciel nous gratifie, il n'y avait pas moyen de tenir en ménage. Etant donné qu'une température aussi torride agit sur les nerfs et que les nerfs, à leur tour, l'emportent le plus souvent sur les sentiments les meilleurs, il est dans l'intérêt de la paix du ménage qu'il y ait interruption pendant les mois de juillet et d'août. Sinon, gare !

— Et puis, reprit un autre interlocuteur, n'est-ce pas juste que nos pauvres femmes puissent aller se refaire un peu à l'air de la montagne.

— Je le veux bien, répliqua Monsieur d'un ton sec, mais à une condition, c'est que nous puissions en faire autant. Est-il juste, vous dirai-je aussi, que

nous soyons condamnés à suer sang et eau et que nous n'ayons pas même quelqu'un pour prendre soin de nos faux-cols, tandis que ces dames sont au frais et qu'elles ont une domestique ou deux à leur service? Non, non, mille fois non! Et d'ailleurs tout cela n'est qu'une mode; cela va avec tous leurs autres falbalas, et il y en a qui s'accordent ce luxe, qui le reste de l'année ont à peine de quoi se mettre sous la dent!

— Trêve d'éloquence et de raisonnements, mon cher ami. Crois-moi, fais comme nous; fais de bons repas chez Dériaz, bois un bon verre de consolation le soir et puis, ah! j'allais oublier, ne manque pas de faire provision de faux-cols.

Monsieur s'en va furieux, et le soir, en rentrant au domicile dit conjugal, il trouve dans sa boîte la lettre suivante :

Mon cher petit mari,

Comment te portes-tu? Bien, je l'espère. Quant à nous, nous nageons dans un bain de fraîcheur et de parfums alpestres. (Grand bien vous fasse, grommelle Monsieur.) Tâche donc de venir un jour, un dimanche, par exemple, ce sera charmant. (Ah! oui, partir le matin et redescendre le soir, ce sera charmant, en effet.) Et puis, n'oublie pas de m'apporter une provision de cols et de manchettes.

Ta veuve inconsolable.

Monsieur déchire la lettre en mille morceaux, sort de l'appartement en frappant les portes avec la dernière violence et s'en va. Prière de fournir des renseignements d'après le signalement ci-dessus.

L'esprit prime la force.

A propos du déplacement du général italien Cialdini qui, paraît-il, est parti ces jours-ci pour Dieppe, Bachaumont rapporte dans le *Constitutionnel* l'anecdote suivante :

« C'est Alexandre Dumas qui a le plus contribué à populariser en France la personnalité du général Cialdini. Au retour de son fameux voyage en Sicile, l'illustre romancier lui consacra nombre de pages. Il manque cependant à ces souvenirs une anecdote qui serait digne d'y figurer.

Vous savez que Dumas avait quitté la France pour aller prêter l'appui de sa plume aux entreprises que Garibaldi poursuivait dans le royaume de Naples. Il fut accueilli en véritable camarade par le héros de l'indépendance italienne, et dès son arrivée, un palais lui fut offert pour demeure.

Tant que les événements à Naples n'eurent pas un caractère décidé, on ne songea pas à troubler le romancier dans la paisible possession de son palais, mais cette demeure avait une destination officielle à laquelle il convenait de la rendre. Quelques avis à ce sujet furent risqués auprès de Dumas, déjà très accoutumé à sa demeure et dont la nonchalance redoutait les ennuis d'un déménagement; il avait du reste trop d'esprit ou trop de distraction pour

comprendre la portée précise de ces insinuations.

Le général Cialdini prit le parti de charger quelqu'un de négocier cette affaire. L'envoyé du général se rendit auprès de Dumas qui avait eu vent de la visite et s'était armé pour le recevoir de tout l'esprit dont il disposait. Dumas fut aimable pour dix; il n'avait qu'à vouloir; courtois comme un grand seigneur d'autrefois. Il parla de la pluie et du beau temps, des pièces nouvelles, de Venise, d'histoire et de théâtre, de guerre, de stratégie et de vaudeville. Il feuilletonisa sur plusieurs des célébrités contemporaines, sans oublier le général Cialdini lui-même, dont il fit l'éloge dans les termes les plus heureux et les plus mérités, si bien que l'envoyé, enchanté de son hôte, étourdi, charmé, se vit dans l'impossibilité d'aborder son message avec la netteté de langage qu'il avait souhaité.

Le soir, le général s'informa de la fameuse négociation :

— Eh bien? demanda-t-il, Alexandre Dumas s'est-il rendu à vos raisons; le palais est-il libre?

— Oh! pas encore!...

— Comment pas encore! Qu'avez-vous donc été faire auprès de M. Dumas? Que lui avez-vous dit?

— Tout ce dont j'étais chargé.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Mille choses aimables et des plus spirituelles sur le compte de tout le monde, et sur le vôtre en particulier, général, mais rien, absolument rien qui fût relatif à l'objet de ma visite. Tenez, général, Alexandre Dumas est un homme charmant, sans doute; mais, franchement, on peut dire aussi que c'est un drôle de pistolet.

— Drôle de pistolet, en effet, observa le général en souriant, puisqu'il ne veut pas partir!...

Et le romancier fut laissé en possession paisible de son logis, jusqu'à changement d'idée de sa part, changement qui ne se fit pas attendre, car la fixité d'opinion n'était pas le propre de l'auteur de *Monte-Christo*. C'est égal, comme le remarquait plus tard le général Cialdini, l'esprit, cette fois, avait primé la force!...

La frougne.

Sédè-vo que l'est qué la frougne?... Eh bin, l'est quand on sè pào pas levá lo matin. Vo sédè, lái a dái iadzo qu'on sè reveillè, mà on ne pào pas *ietz*; on a bio vo criá, tapá la porta, on repond *oï* et pi on sè recouqueliè dein lo linsu, on passè 'na piauta su lo lévet, on virè la téta su lo còussin et pi on sé dit: baque! onco cinq menutès; et tandi clliáo cinq menutès, lè ge sè reclionsont, on sè remet à ronclliá et lè mans dáo relodzo traçont qué dái vòadàisès qu'à la fin dái fins on sè reveillè tot eintoupená et tot grindzo. Eh bin l'est cein qu'on lái dit la frougne.

Lái avái on iadzo on gros bouébo qu'allávè à l'é-coula et qu'avái ti lè dzo la frougne. L'écoula senávè à sa-t-hàorès dáo matin, mà lo coo n'arrevávè jamé dévánt huit hàorès, que cein mettái ein colère lo